

Ça ne fait pas névrose

Jacques MARBLÉ

Ma place institutionnelle m'ayant conduit à militer pour une reconnaissance du fait traumatique, à une époque où il y en avait bien besoin, je me vois fort navré depuis quelque temps de constater les ravages du retour de balancier que constitue l'inflation du trauma dans le discours ambiant. Et c'est ainsi que, après avoir défendu la cause de la névrose traumatique, je vous propose ce titre : « Ça ne fait pas névrose ». Mon point de départ est donc la question suivante : la névrose traumatique est-elle une névrose ? Si le trauma fait symptôme pour la société, et les événements récents nous rappellent quasiment tous les jours, fait-il symptôme pour le sujet ? Tout d'abord, fait-il symptôme pour le sujet au sens névrotique habituel le plus basique, c'est-à-dire s'en plaint-il ? On pourrait avoir l'impression contraire, soit qu'actuellement le sujet traumatisé se plaint, et qu'il a raison de le faire, que le traumatisme est enfin reconnu et la victime valorisée, comme en attestent les signifiants modernes de la victimologie : attentat, harcèlement, sévices sexuels, résilience, témoignage, *debriefing*, psy d'urgence... J'aurais plutôt tendance à penser le contraire : le sujet traumatisé ne se plaint pas. Cela veut dire non pas qu'il ne souffre pas, ou qu'il n'existe pas, j'en ai rencontré et en rencontre encore, mais qu'il ne se plaint pas comme un névrosé : d'abord parce qu'il se plaint en silence et ensuite parce que en faire un névrosé, en refaire un névrosé « ordinaire » au sens freudien, est peut-être bien là la nouvelle difficulté. Qu'il ne soit plus le symptôme de la société, mais qu'il se réapproprie un symptôme, comme tout homme, un sinthome, au sens où Lacan l'entend dans sa conclusion des Journées d'études de l'EFP à Paris le 9 novembre 1975 lorsqu'il dit : « L'accablement sous lequel vivent presque tous les hommes de nos jours ressortit à ceci d'avoir une âme dont l'essentiel est d'être symptôme [...], le sinthome, c'est de souffrir d'avoir une âme ¹. » Et s'il y a bien une chose que les sujets traumatisés répètent, en plus de leurs cauchemars et de leurs peurs, quand ils se mettent à parler, c'est d'avoir perdu leur âme... C'était d'ailleurs, si j'en crois le témoignage direct d'un patient, la question que Bigeard lui posa après la bataille d'Alger : as-tu perdu ton âme ? Et s'ils ont perdu leur âme, n'ont-ils pas perdu, avec leur humanité, leur symptôme ?

1. J. Lacan, Conclusion des Journées d'études de l'EFP, Paris, 9 novembre 1975.

Mais revenons au départ du trauma, non pas du trauma sexuel freudien, mais au sens de la névrose traumatique, c'est-à-dire au décours de la guerre de 14-18 et du Congrès de psychanalyse de Budapest. C'est dans « Au-delà du principe de plaisir » que Freud, dans une première démarche clinique, et elle me paraît toujours d'actualité, met d'un côté la peur et l'angoisse et d'un autre l'effroi, le *schreck*, l'état dans lequel on tombe quand on encourt un danger sans y être préparé. Freud met l'accent sur l'effet de surprise. « Je ne crois pas que l'angoisse puisse engendrer une névrose traumatique, écrit-il, l'angoisse comporte quelque chose qui protège contre l'effroi ². » On sait que c'est plus tard, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, que Freud précise que l'angoisse a pour caractères l'indétermination et l'absence d'objet : « Dans l'usage correct de la langue, son nom lui-même change lorsqu'elle a trouvé un objet et il est remplacé par celui de peur ³. » En d'autres termes, l'angoisse a besoin d'un nom pour se nommer peur.

L'angoisse est une peur sans nom, mais pas sans objet, nous dit Lacan, qui rapprochera, comme Freud, angoisse et peur, la peur désignant un danger extérieur, l'angoisse signalant un danger intérieur ⁴. Mais pour lui, le plus important est l'adéquation de la peur à son objet (il est normal d'avoir peur d'un missile), contrairement à l'angoisse, qui signe une inadéquation fondamentale à un objet par essence caché, d'où une production de sens par le sujet. C'est la notion de réel qui permet à Lacan de définir l'angoisse comme le seul affect qui ne trompe pas : l'angoisse, c'est l'affect qui signale la proximité du réel, la proximité seulement.

L'effroi, c'est autre chose, pas de mot pour le dire, pas de nom pour nommer l'innommable, un franchissement se produit... de manière accidentelle. C'est d'ailleurs cette notion d'accident qui signe pour Lacan la rencontre avec le réel. Fidèle à Freud, il oppose au couple peur-angoisse le *schreck* freudien, l'effroi, *das Äussere Schreckerlebnis*, l'expérience d'effroi d'origine externe que Freud décrit dès la *Traumdeutung*. L'effroi, c'est l'effet de surprise produit par une rencontre, par nature ratée, avec le réel, la rencontre réussie étant mortelle. Le signe de cette rencontre ? La répétition : « Le réel est cela qui gît toujours derrière l'automaton, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci ⁵ », martèle Lacan dans le *Séminaire XI*.

Mais de quel réel s'agit-il ? Car vous devez bien sentir que je ne parle pas des sujets qui se disent harcelés par leur chef de service sous prétexte qu'il veut leur faire travailler trente-six heures... Les assurances et les protections contre les mauvaises sur-

2. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, PUF, p. 282.

3. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XVII, p. 245.

4. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, inédit.

5. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 59.

prises fabriquées par la science, pour contrer les accidents dus à la même science, ont dû fragiliser les sujets modernes et abaisser non pas un hypothétique seuil traumatogène, mais plutôt leur tolérance. Et il ne suffit pas d'imaginer sa propre mort pour être réellement traumatisé, bien que Lacan signale à Louvain comme habituel et même nécessaire d'imaginer sa propre mort pour supporter la vie, à l'instar de Freud dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ». Dans le traumatisme, le biotraumatisme selon l'expression de Colette Soler dans son cours en 2001 pour l'opposer au traumatisme sexuel classique, le sujet s'est « vu mort » : il a cru sa dernière heure arrivée et, comme Sisyphe, ou Polynice, s'est vu cadavre jeté dans le sable. Ce corps, ce peut être celui du sujet, laissé pour mort sur le champ de bataille du terrorisme, ou celui de l'autre, tué sous ses yeux, tué parfois à sa place, sur le champ de l'hécatombe routière : en temps de guerre pas plus qu'en temps de paix, comme le souligne Freud dans « Considérations actuelles... », le sujet ne peut se représenter sa propre mort, irrémédiablement condamnée à l'imaginaire⁶. Le corps de l'Autre vient ainsi figurer le réel de la mort.

La première condition nécessaire, mais pas suffisante, au trauma est donc la rencontre avec la mort, une rencontre qui met la vie en jeu. Mais cette rencontre avec la mort doit-elle pour autant être toujours si réelle pour signer le trauma ? Une analysante me décrivait récemment cette scène de son enfance où son père s'amusait à faire peur à ses enfants en leur faisant jouer à la courte paille celui qui serait vendu : elle y avait si bien cru qu'elle s'était vue morte. Inversement, certains sujets peuvent être traumatisés lorsqu'ils se trouvent surpris en position d'objet dans le désir de l'autre, faisant ainsi le jeu du retour à l'inanimé de la pulsion de mort, sans que pour autant la mort réelle, le cadavre, soit là. On peut observer cela dans une prise d'otage ou un viol. La barre entre effroi d'un côté, peur-angoisse de l'autre n'est donc pas si facile à mettre... sauf par le sujet lui-même, dans l'après-coup, à condition que le Samu-psy lui en laisse le loisir. De ce fait, tel sujet victime officielle d'un attentat n'en sera pas plus traumatisé que cela, alors que tel autre ayant loupé un virage verra sa vie transformée. Tel autre trouvera dans un statut de victime parfaite chaussure à son pied névrotique alors que tel autre se taira pour le restant de ses jours, « traversé par la mort » selon l'expression de Semprun dans *L'écriture ou la vie*.

C'est pourquoi la deuxième condition nécessaire au trauma, que Lacan met en avant pour borner le réel dans le *Séminaire XI*, est le fantasme. Il est bien évident que c'est par le biais du fantasme que le sujet névrosé soumis à la mauvaise rencontre, sous l'effet de l'après-coup, va alors se constituer comme authentiquement victime, souffrant de ce que la nosologie psychiatrique nomme une névrose actuelle et plus spécialement une névrose traumatique. On n'a pas fait mieux depuis Freud, qui, mal-

6. S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XIII, p. 143.

gré quelques erreurs lorsqu'il dit que les sujets ne se préoccupent pas du souvenir de leur accident le jour ou qu'une blessure physique les protège des conséquences psychologiques, fait œuvre de clinicien grâce aux travaux de Ferenczi et de Simmel.

Et c'est partant de la répétition dans la névrose traumatique que Lacan reprend la question du traumatisme là où Freud la laisse. La même question se pose à eux : celle de l'énigme du cauchemar traumatique. Vous savez qu'il échappe à la théorie de la réalisation de désir et qu'il se borne à repasser toujours le même film, comme le pervers son scénario. Pour Freud, ces cauchemars qui obéissent à la contrainte de répétition tentent « une liaison des impressions traumatiques refoulées sous développement d'angoisse », une angoisse qui a manqué au moment du trauma, d'où l'effet de surprise⁷. Ils révèlent au sujet qu'il est gouverné par des pulsions démoniaques, mettant hors jeu le principe de plaisir et le ramenant avec effroi au trauma chaque nuit. L'effraction du pare-excitation, débordé par les stimuli externes, est redoublée d'une exposition aux pulsions internes : le sujet veut bien mourir mais à sa manière... Et voilà la pulsion de mort, dont le trajet de réel va du trauma au fantasme, comme le souligne Lacan dans le *Séminaire XI*⁸.

Je relaterai, pour imaginer ce trajet, le cas de cette commerçante rackettée par quatre hommes qui voulaient lui faire signer la vente de son entrepôt pour un franc symbolique. Menacée de mort, le pistolet dans la bouche, elle refuse. C'est alors qu'un des malfaiteurs menace son mari à son tour. De rage, elle leur dit : « Tuez-le ! » Les circonstances font qu'elle arrive à s'enfuir et que son mari n'est pas tué, mais, depuis lors, elle souffre d'une névrose traumatique dont le cauchemar est centré sur cette scène. Si elle a d'abord eu peur pour sa vie, cela ne l'a pas empêchée de résister farouchement, mais elle mettra longtemps avant de me dire que ce qui a fait trauma chez elle, c'est ce mot qu'elle a prononcé et qui lui revient, là où s'arrête le cauchemar. Il s'agissait là de son fantasme, qui condensait sa situation à l'époque et le sens de sa vie, à savoir qu'un homme ne protège pas une femme, qu'un homme ne sert à rien.

Pour Lacan, la répétition est toujours le signe d'une rencontre ratée avec le réel. Mais cette rencontre est-elle si ratée ? Dans le *Séminaire XI*, Lacan la présente en même temps comme peut-être possible, entre le rêveur et le réel, à partir de l'exemple du rêve du fils qui brûle, très proche il faut le dire de ce que des patients évoquent des particularités du cauchemar traumatique, à savoir qu'il les laisse à chaque fois emplis de terreur entre rêve et réveil, et qu'il leur arrive même d'halluciner éveillés et de rejouer des scènes de guerre dans leur chambre. Je rappelle le rêve rapporté par Freud au début du chapitre VII de la *Traumdeutung*. Il s'agit d'un rêve à lui rapporté par une patiente qui en a entendu le texte dans une conférence. Après

7. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », art. cit., p. 303.

8. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, op. cit.*, p. 58.

la mort de son fils qu'il a veillé pendant plusieurs jours, un père va prendre du repos dans une salle adjacente et demande à un vieil homme de surveiller son enfant mort. Alors qu'il s'assoupit, il rêve que son fils est debout près de lui et lui tire la manche en disant sur un ton de reproche : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » Ils se réveille alors et constate que la scène réelle est très proche du rêve : le vieil homme s'est endormi, un cierge a enflammé le drap et la lueur l'aura réveillé, lui le père. Freud s'étonne qu'il ait pu produire un rêve alors justement que le réveil le plus rapide s'imposait et conclut que le souhait du père était tout simplement de revoir son fils vivant⁹. Lacan fait grand cas de ce rêve dans le *Séminaire XI* puisqu'il y revient trois fois. Il voit dans la flamme qui brûle le signe de « la rencontre toujours manquée, passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller¹⁰ ». De quoi l'enfant brûle-t-il, se demande-t-il, si ce n'est du poids des péchés du père (du poids du fantasme donc) ? Mais la flamme représente pour Lacan « l'accident, le petit bruit, le peu de réalité qui témoigne que nous ne rêvons pas ». La réalité réveille, mais le réel, c'est l'autre réalité, le *Trieb*, l'au-delà du rêve à rechercher dans ce que le rêve a enveloppé, caché... La relation entre l'accident et son sens voilé, qu'il s'agisse du mystère de la relation entre un fils et un père ou d'un « hommage à la réalité manquée », comme le dit Lacan, nous conduit vers la pulsion et donc vers le trauma « au-delà de la mort, dans son sens de destinée ». Une forme de réponse à la question de la répétition est donnée par Lacan : « Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable, sinon le père en tant que père, c'est-à-dire nul être conscient¹¹. »

À ma connaissance, Lacan revient une dernière fois sur ce rêve trois ans plus tard, le 26 février 1969, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* : « Quoi de plus pathétique ? Comment ne pas voir que c'est un désir qui le brûle cet enfant, mais un désir au champ de l'autre, au champ du père : de quelle faille a-t-il fait preuve à l'égard de son fils, c'est de cela que la réalité le protège, dans la coïncidence¹². » Traduisons que la réalité du réveil le protège de la rencontre. Pour Lacan, le réel du rêve va au-delà d'un « qu'est-ce que ça veut dire ? » en le remplaçant par : « Qu'est-ce que ça veut ? »

C'est bien comme cela, avec cette force intrusive, que les patients vivent leurs cauchemars traumatiques. Marie-Odile Godard, psychanalyste de l'IPA, a publié récemment un livre sur les rêves traumatiques sous-titré *La longue nuit des rescapés*. Elle amène un matériel d'une richesse extraordinaire, après avoir rencontré des rescapés des camps de concentration et des massacres au Rwanda, ainsi que des anciens combattants d'Algérie. Elle constate elle aussi qu'il n'y a pas dans ces rêves de refoule-

9. S. Freud, *L'interprétation du rêve*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. IV, p. 561.

10. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI*, op. cit., p. 58.

11. *Ibid.*, p. 58.

12. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, séminaire inédit, leçon du 26 février 1969.

ment, et qu'ils font appel à ce qu'elle appelle un fond d'horreur partagé, qui ne serait autre qu'une représentation de la pulsion de mort¹³. Elle voit comme Freud et même comme Lacan le rêve traumatique comme une tentative, un signe, mais de quoi ? Et comment passer du rêve traumatique au rêve de désir ? Elle conclut de manière un peu décevante, à l'envers de Lacan cette fois, que les rescapés sont condamnés à vivre entre le monde réel et cet autre monde ; pour Lacan, c'est exactement l'inverse évidemment, le monde n'est pas réel...

Elle note la participation de tous les sens aux cauchemars traumatiques, mais aussi l'impossibilité de les dire. La figurabilité y privilégie l'image au détriment du mot, ce que rappelait Pierre Bruno en septembre dans son intervention « Le fait-du-mot¹⁴ ». Dans le *Séminaire XI*, Lacan met en relief la fonction scopique pour la situer tout entière dans le domaine de la répétition : c'est par le regard qu'une rencontre se fait, heureuse ou malheureuse, *eustuchia* ou *dystuchia*, dit-il. Il invente l'adjectif « tychique », de *tuché*, pour mieux l'illustrer et signaler la primauté du regard dans le trauma, ce que la clinique confirme : au moment du trauma, la vision du sujet se concentre sur quelque détail, plutôt visuel, bien que la voix puisse intervenir, et réalise pleinement ce que Lacan trouve chez Merleau-Ponty, en l'espèce le « je me vois me voir », notamment dans la fonction de la tache¹⁵. Ainsi un patient électricien dans un centre commercial, qui se fit tirer dessus quasiment à bout portant par un tireur masqué, et qui garde comme empreinte le regard du tireur et la crénelure du revolver. Le montage du regard dans sa fonction de leurre, envers de la conscience pour Lacan, se démonte-t-il mieux ailleurs qu'à l'instant du trauma ? Que le sujet traumatisé fasse dès lors, à ses yeux, tache dans l'univers paraît assez évident. C'est probablement ce que le trauma lui révèle, au sens où Lacan peut le dire : « Le regard peut contenir l'objet *a* de l'algèbre lacanienne où le sujet vient à choir, c'est que là pour des raisons de structure, la chute du sujet reste toujours inaperçue, car elle se réduit à zéro. » Avoir été ne serait-ce qu'un instant le zéro l'extrait pour toujours de la comptabilité des humains (n'était-ce d'ailleurs pas le but de la solution finale ?) et en fait à jamais un revenant. « Le feu qui brûle est un masque du réel, dit Lacan dans le séminaire *Le sinthome*, mais c'est un feu froid, si le réel est à chercher, c'est du côté du zéro absolu¹⁶. »

Mais c'est un peu plus tôt, en 1969, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, que Lacan reprend le rêve du fils mort, et aussi, ce n'est sûrement pas un hasard, la question du trauma pour en souligner une caractéristique : dans la scène traumatique, le corps *y* est aperçu comme séparé de la jouissance¹⁷, ce que décrivent les hypnotiseurs

13. M.-O. Godard, *Rêves et traumatismes*, Toulouse, érès, 2003.

14. P. Bruno, « Le fait du mot », séminaire APJL, 2003, inédit.

15. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, op. cit.*, p. 73.

16. J. Lacan, *Le sinthome*, séminaire inédit, leçon du 16 mars 1976.

17. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre, op. cit.*, leçon du 23 avril 1969.

éricksoniens sous le vocable « dissociation ». Il évoque dans cette leçon le point origine de l'inconscient, à l'aide de la bouteille de Klein, comme « un je ne sais pas impensable constituant le trauma freudien ». Mais cet endroit, dit-il, où « ça ne veut rien dire », commande un « ça veut dire de remplacement ». C'est ce que le rêve dans sa répétition d'images d'un événement qui ne peut pas s'inscrire tente d'ébaucher à chaque fois, et que Freud appelle tentative de liaison. Mais, pour revenir à ce point de départ de la structure, Lacan se sert du trauma pour poser, dans la leçon du 14 mai 1969, la question de l'étrangeté, de l'altérité première du signifiant à la base de l'existence du sujet, et un sujet, c'est celui qui « efface la trace en la transformant en regard », dit-il¹⁸. C'est par là qu'il aborderait ce qu'il en est de l'Autre, nous dit Lacan en mettant en exergue l'énigme de la jouissance absolue. Dans cette optique, le trauma provoquerait la jouissance absolue là où le signifiant serait le plus étranger... à signifier ? Pas de mot pour le dire chez le névrosé, traumatisé de la langue. L'événement a été inapparoilable, comme le disait Pierre Bruno dans son intervention « Réserve¹⁹ » du 15 septembre 2003.

Ce qui n'empêche pas le témoignage pour certains. Mais n'avez-vous pas remarqué l'énergie de Kertész pour revendiquer un statut de névrosé ordinaire et se défendre d'être traumatisé par son expérience concentrationnaire, celle de Chalamov d'avoir été écrivain bien avant les camps ou celle de Primo Levi d'être un chimiste ? Les vrais rescapés veulent garder leur symptôme d'avant, pas d'échange style baril de lessive : le trauma, s'il laisse une marque, l'efface aussitôt, c'est ça un sujet, donc pas de symbolisation, donc pas de névrose. Que du réel brut. Lacan, après ses deux premières théories du réel, le réel comme ce qui revient toujours à la même place et le réel comme l'impossible, passe à sa troisième théorie dans « La troisième », justement, texte présenté au congrès de Rome en 1974 : le réel est à chercher dans le symptôme, il lui donne son sens. Le symptôme, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire du réel, et c'est dans la lettre, « dans ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, que nous avons accès au réel²⁰ ». Et c'est la langue qui véhicule la mort du signe, la jouissance s'y déposant comme du bois mort.

Dans « La troisième », le nœud borroméen à trois est mis à plat par Lacan ; il semble peiner à y introduire le symptôme. C'est en inventant le nœud borroméen à quatre, trois plus le symptôme, qu'il fera un quatrième pas dans sa théorie du réel. Cette configuration permet non seulement d'être moins radical en cas de dénouage – il y a plusieurs solutions de rechange, et la psychose n'est pas la seule issue au dénouage –, mais aussi d'introduire un en-plus, celui du symptôme. Au cas où celui-ci se défait, Lacan explique le 17 février 1976 que c'est alors que le sinthome prend

18. *Ibid.*, leçon du 14 mai 1969.

19. P. Bruno, « Réserve », séminaire APJL, 2003, inédit.

20. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'EFPP*, n° 16, 1975.

le relais, le quelque chose qui permet de continuer à faire tenir les trois ²¹. Dans la conclusion des Journées de l'EFP de 1975, Lacan privilégie le nouage entre symptôme et symbolique et y définit ce qu'il entend être un homme : « C'est par l'intermédiaire du symptôme que nous pouvons dire ce qu'il en est réellement que d'être un homme ²² », ce qui n'est pas sans évoquer le *Si c'est un homme* de Primo Levi. J'ai souvent entendu dire par les sujets que j'ai reçus qu'ils n'étaient plus des hommes, qu'ils avaient été atteints dans leur humanité, que des hommes ne font pas ça, qu'ils étaient déjà morts, qu'ils n'avaient rien pu dire, qu'ils étaient morts au langage... Le nœud du symptôme dénoué à jamais, ce qui se répète est innommable, au sens strict, d'où l'intérêt de s'interroger avec Lacan sur la nomination en jeu dans le trauma. Le sujet, s'il se vit au moment du trauma comme sommé de répondre mais sans voix, car sans mots, se vit-il comme nommé à une place intenable (et cela serait plutôt une conjoncture de déclenchement) ou dé-nommé en perdant son nom d'humain ? J'ai rencontré, trois fois je crois seulement, un homme qui avait abattu un ennemi et l'avait laissé pour mort. Pris de remords, il était revenu la nuit l'enterrer en lui rendant les honneurs militaires, non sans récupérer ses papiers d'identité. Il est venu me voir trente ans après pour me donner la montre et les papiers d'identité du mort. Je ne l'ai plus revu et ne sais pas si cela a eu un impact sur ses cauchemars, mais je sais que son nom propre avait été, un temps, remplacé par son nom de jouissance, celui du mort. S'agirait-il alors d'une dénomination ou bien plutôt d'une perte du nom ?

Si le trauma déconstruit le nœud du symptôme, en révélant au sujet un savoir sur le réel de la mort, il condamne le sujet dé-nommé à se fabriquer un sinthome sous forme d'une écriture, dont les cauchemars sont peut-être les hiéroglyphes. Une patiente, me décrivant une tentative de viol dont elle fut victime à l'adolescence lors d'un séjour linguistique en Allemagne, de la part d'un Polonais souïl, me racontait que, pendant les faits, elle n'avait pas pu appeler, alors qu'elle se trouvait dans un dortoir commun, et que son impossibilité de crier s'était redoublée chez elle de l'impossibilité de la langue à lui fournir des mots en allemand ou *a fortiori* en polonais. Elle en fait encore des cauchemars trente ans après et tente par la mise en place d'œuvres d'art marquées par l'éphémère et le visuel de faire sinthome.

Joyce, qui avait le plus grand mépris pour l'histoire qu'il qualifiait de cauchemar, n'a pu trouver que cette solution pour parer au cauchemar, nous dit Lacan : écrire. « Dans *Finnegans Wake*, qui est un cauchemar tempéré, le rêveur y est le rêve même ²³. » Rien à faire pour l'analyser, conclut malheureusement Lacan, qui propose néanmoins à partir de là une solution à chacun comme à lui-même : essayer d'écrire son nœud borroméen...

21. J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., leçon du 17 février 1976.

22. J. Lacan, Conclusion des Journées d'études de l'EFP, Paris, 9 novembre 1975.

23. J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., leçon du 16 mars 1976.